

Le Corbeau

Henri-Georges Clouzot

3 raisons de voir le film

1. Quand les lettres anonymes et les rumeurs tuent.
2. Le film emblématique du cinéma français des années sombres.
3. La délation, une occupation très en vogue... sous l'Occupation.

Bande-annonce

Pitch

Henri-Georges Clouzot, d'abord scénariste puis cinéaste, réalise deux films pour la compagnie allemande Continental Films qui, de 1941 à 1944, contrôle la production cinématographique française. *Le Corbeau* (1943) est ainsi le second et dernier film qu'il réalise pour les Allemands, basé sur une histoire vraie de délation.

Si le carton d'ouverture du film indique « Une petite ville ici ou ailleurs... », l'histoire se déroule clairement en France à l'époque où le film est tourné. Les habitants de Saint-Robin commencent à se soupçonner les uns les autres suite à des lettres anonymes signées « le corbeau ». Principale cible des accusations et des rumeurs, le docteur Rémy Germain (incarné par Pierre Fresnay) cherche à démasquer le corbeau en soupçonnant à son tour chacun des habitants, dont ses collègues médecins, une jeune femme aux mœurs légères, une femme mariée, une mère cherchant à venger son fils décédé...

À sa sortie en 1943, *Le Corbeau* fait scandale. Il est mal perçu à la fois par les Allemands, les collaborateurs, les catholiques, les communistes et les résistants. Beaucoup voient un lien négatif entre le film et la réalité de la France occupée. Après guerre, Clouzot et son scénariste sont interdits de toute activité professionnelle pendant deux ans et certains acteurs du film (Pierre Fresnay, Ginette Leclerc) sont emprisonnés pour collaboration. Parce qu'il est représentatif de cette époque dans toutes ses contradictions, *Le Corbeau* est cité régulièrement par les cinéastes français et étrangers. Il fait très tôt l'objet d'un *remake* (*La Treizième Lettre* d'Otto Preminger, 1951) et Clouzot est bientôt appelé le « Hitchcock français ». Récemment, Quentin Tarantino cite ouvertement le film dans *Inglourious Basterds* (2009), son portrait de la France occupée.

Zoom



■ Figure mythologique, littéraire ou picturale, le corbeau revêt un « sens » plus que négatif dans le cinéma français de Vichy, celui de la délation anonyme.

Ce plan est un des plus célèbres et emblématiques du *Corbeau*. Il se situe en milieu de film lorsque le docteur Germain découvre devant sa porte un corbeau empaillé. Il soupçonne à son tour tout le monde d'être le corbeau, y compris la jeune fille qui passe par là au même moment, alors que le corbeau a été déposé par la maîtresse du docteur, innocente mais enragée. Dans cette scène comme dans le restant du film, le lieu public devient un terrain miné perpétuel, et les pas de porte de véritables tranchées de guerre. La signature « le corbeau » se matérialise désormais comme dans un conte fantastique. Il ne s'agit pas d'un oiseau véritable mais d'un cadavre empaillé, un artefact produit par la main de l'homme. C'est donc un trompe-l'œil, à l'image des lettres anonymes et des faux-semblants.

L'interrogation sur la réalité trouble des choses et des êtres est explorée dans tout le film, à commencer par cette image, au moyen d'un jeu incessant sur les ombres. Chaque personnage porte avec lui une ombre menaçante qui se projette sur le mur ou sur le sol, comme Clouzot ne manque pas de le faire noter aux spectateurs ici et là. Ce cadre réunit trois personnages : le docteur, son ombre, le corbeau. Si le docteur est la victime du corbeau, son ombre fait aussi de lui un suspect potentiel, un être de noirceur et de duplicité.

Carnet de création

Une œuvre ancrée dans un réel sordide

À l'origine du *Corbeau*, un fait divers. Le scénario, écrit par Louis Chavance, se base en effet sur une histoire vraie survenue dans la ville de Tulle entre 1917 et 1922. L'« affaire Angèle Laval » défraya la chronique par les milliers de lettres anonymes envoyées par une femme qui finit par être démasquée lors d'une dictée collective. Jean Cocteau s'en inspire dans sa pièce *La Machine à écrire* en 1941 mais c'est le scénariste Louis Chavance qui reprend cette histoire et la propose pour le grand écran :

« Le 24 mai 1933 marque une date dans l'histoire du scénario du *Corbeau*. Louis Chavance reçoit du Dr Edmond Locard, directeur du laboratoire de police technique de Lyon, une brochure sur l'« affaire Angèle Laval » et un ouvrage sur la psychologie des anonymographes. Éléments qui complètent un dossier composé de faits divers sur le sujet. Chavance écrit sur un cahier les premières pages du *Corbeau*, qui s'intitule alors *L'île de serpent* et plus tard *Aux frontières du mal*, avant de les biffer : « C'est un film qui ne verra jamais le jour, parce que les personnages y sont pour la plupart méchants ou laids et parce qu'on y voit s'agiter quelques-uns des sentiments les plus mystérieux et les plus impurs de la nature humaine. »

Gilles Médioni, « Le Corbeau s'appelait M^{lle} Angèle », in *L'Express*, 29/12/1994.

En dépit de la nature sombre de l'histoire, le scénario est finalement accepté par la Continental Films. Le tournage commence le 10 mai 1943. Les extérieurs sont tournés dans le département des Yvelines, à Montfort-l'Amaury et les intérieurs dans les studios de Neuilly et de Billancourt. La présence des autorités allemandes laisse peser un climat d'oppression sur le tournage, jusqu'au licenciement de Clouzot par la Continental qui lui reprochera de critiquer la délation à travers ce film. De sa genèse à sa sortie en salle, *Le Corbeau* est fondamentalement lié à la noirceur du réel.

Parti pris

Un historien rappelle la réception houleuse du film

« Les collaborateurs y ont vu “un tableau réaliste d'une France infectée par cent cinquante années de démocratie judéo-maçonnique” (Stéphane Lévy-Klein, *Positif*, avril 1975), les résistants “l'abjecte idéologie des occupants” (*Les Lettres françaises*, mars 1944). Surtout à une époque où les dénonciations étaient monnaie courante, *Le Corbeau* racontait une histoire de lettres anonymes... La Centrale catholique du cinéma ne s'y est d'ailleurs pas trompée. Elle a donné au film sa cotation la plus basse, 6 (“À rejeter : film essentiellement pernicieux au point de vue social, moral ou religieux”), assortie du commentaire suivant : “Film pénible et dur, constamment morbide... Amours libres provoquées cyniquement et avec insistance crue par la femme. Médecin qui prête à l'équivoque par son attitude dans les accouchements. Atmosphère délétère... qui s'étend jusqu'à une fillette de quatorze ans et demi d'une attitude équivoque et pénible. Suicide, meurtres, gros mots, jurons...” »

Francis Courtade, in *Cent Ans de cinéma entre la France et l'Allemagne*, éd. L'Harmattan, 1991.

Matière à débat

Une galerie de monstres ?

À la sortie du film, en 1943, les critiques ne manquent pas d'adjectifs pour qualifier la galerie de personnages peu communs dans le cinéma français d'alors :

« [...] un prodigieux ramassis de scrofuleux, d'hystériques, de concussionnaires, de cancéreux, de suborneurs, de névrosés, d'alcooliques, d'infirmités, de monomanes, de gredins... La vamp elle-même est bancale, l'ingénue est érotomane et le père noble s'adonne à la morphine. Seul le héros se tire à peu près indemne de l'aventure, mais il ne perd rien pour attendre. Il épousera la grue coxalgique... »

Carlo Rim, 16 octobre 1943, cité par F. Courtade, *op. cit.*

Le Corbeau

Henri-Georges Clouzot

Pourtant, *Le Corbeau* reste un des premiers films français à avoir abordé la drogue, l'avortement ou encore la nymphomanie. Et plusieurs termes liés à la médecine sont utilisés pendant tout le film, en particulier la maladie, l'infection, l'épidémie et la contagion. Clouzot dépeint moins une galerie de malades et de monstres qu'il ne délivre en réalité un portrait précis, pertinent d'une France tourmentée par l'Occupation, cette ombre omniprésente dans leur quotidien.

Personne n'est tout blanc ou tout noir

L'Assassin habite au 21 (1942), deuxième film réalisé par Clouzot, déjà interprété par Pierre Fresnay et produit par la Continental, abordait le soupçon et l'enquête dans un lieu clos où chaque individu devient un suspect potentiel. *Le Corbeau* prolonge et développe encore cet univers. La marque noire du Mal devient même le sujet visuel central de l'œuvre, avec la lumière et tout ce qui se joue entre elle et l'obscurité. Loin du manichéisme des critiques de l'époque, l'expressionnisme du film travaille les nuances et les contrastes. Et il n'est pas anodin de constater que, contrairement au fait divers dont il s'inspire, le film met en scène surtout la faiblesse d'un vieux notable, un patriarche (Pétain ?), plutôt que celle d'une femme isolée. Mais là aussi, tout reste énigmatique, et aucun jugement de valeur à l'emporte-pièce n'est imposé.

« Force est de reconnaître que les portraits brossés par Clouzot et Chavance allaient à l'encontre de tout romantisme et pouvaient faire grincer des dents tant du côté de la Résistance (nous sommes loin du portrait idyllique de la France vue par René Clément dans *La Bataille du rail*) que des adeptes de Pétain. Ainsi, à l'image de sa fameuse (et formidable) scène métaphorique de l'ampoule, personne n'est tout blanc ou tout noir chez Clouzot. Tout en nuances, en clairs-obscurs, ses personnages ne pouvaient servir de modèle à quelque pouvoir que ce soit : Clouzot est trop misanthrope et désespéré pour être utilisé en vue d'une quelconque propagande... »

Margo Channing, [DVDClassik](#).

Un portrait peu flatteur de la France sous l'Occupation

Voir *Le Corbeau* aujourd'hui, c'est aussi se remémorer ce que l'on appelle « les années sombres », cette crise d'identité qui devait déboucher sur le régime de Vichy (1940-1944) et dont les cicatrices dans les mémoires sont loin d'être refermées. Comme le confirment les travaux des historiens, la disparition des relais habituels de l'opinion et de la démocratie, associée à l'avènement d'un régime faisant de la dénonciation de l'ennemi un moteur de sa politique, a favorisé la délation : en France, les dénonciateurs se sont comptés en millions et sont restés, pour la plupart, dans le plus lâche des anonymats (les lettres anonymes). Un livre et un documentaire d'André Halimi, [La délation sous l'Occupation](#), extraits [1](#), [2](#), [3](#) (2003), lèvent un coin du voile sur l'ampleur du phénomène.

Envoi

À voir

M le Maudit
(*M – Eine Stadt sucht einen Mörder*, 1931)
de **Fritz Lang** inspire largement Clouzot sur l'enquête autour d'un criminel mystérieux, mais aussi sur l'ère du soupçon et du lynchage, le travail visuel sur les ombres.

Passerelles

- [Analyse du film](#) (DVDClassik)
- [Le Corbeau : histoire d'un chef-d'œuvre mal aimé du cinéma français](#)
- [Portrait : Henri-Georges Clouzot](#)
- « [Le Corbeau s'appelait M^{lle} Angèle](#) »
- « [L'Occupation est l'un des trous noirs du cinéma français](#) » (entretien avec Bertrand Tavernier)
- [Le cinéma français sous l'Occupation](#)

À lire

- Bertin-Maghit (Jean-Pierre), *Le Cinéma français sous l'Occupation*, PUF, coll. « Que Sais-je ? », 1994.
- Bocquet (José-Louis) et Godin (Marc), *Clouzot cinéaste*, Horizon illimité, 2002.
- Le Naour (Jean-Yves), *Le Corbeau : histoire vraie d'une rumeur*, Hachette, 2006.